
UC-NRLF
$B 15 068



CLAUDIE VELLONI

# LA MASSUE

DRAME EN UN ACTE




**Prix : 1 fr. 50**

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

# LA MASSUE

## DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois à l'Eldorado,
le 21 janvier 1899.

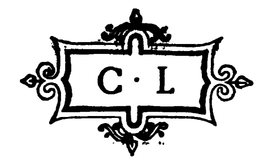
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1322-1-99. — (Encre Lor

# LA MASSUE

DRAME EN UN ACTE

PAR

CLAUDIE VELLONI della Ponte




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

## PERSONNAGES

---

| | |
|---|---|
| ARSÈNE TUPIN, dit *La Massue*. . . . . | MM. CAUDIEUX. |
| OCTAVE MORDRU . . . . . . . . . . . | BRESSOL. |
| BAPTISTE. . . . . . . . . . . . . . . | CONSTANT. |
| LISE MORDRU . . . . . . . . . . . . . | Mlle REYNOLD. |

La scène se passe de nos jours chez OCTAVE MORDRU en son hôtel du quartier Monceau.

---

Pour la mise en scène, s'adresser à M. H. LAURENÇON, régisseur général à l'Eldorado.

---

# LA MASSUE

Un salon-bureau. Porte à droite et à gauche. Au fond, petite pièce sans issue cachée par une draperie. Coffre-fort entre l'une des portes et la draperie. Tables, canapé, chaises, meubles divers.

## SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE MORDRU, est assis dans le fauteuil, devant la table-bureau Il est nerveux et tapote sur son buvard avec une liseuse d'ivoire.

Cent mille francs! Je dois cent mille francs!... Ma femme ne vient pas!... Il faut pourtant que Lise se décide à me donner sa signature!... Je suis perdu sans cela! Les sommes que j'ai pu me procurer sont insuffisantes pour me tirer d'embarras. Non! non! je n'en veux plus de cette situation maudite!... Mépriser les femmes, m'être toujours servi d'elles, et ne pas trouver le moyen de dompter celle-ci! (Il se lève.) Voyons, viendra-t-elle à la fin? Je n'ai point de temps à perdre aujourd'hui... A cinq heures... j'attends celui... qui doit m'aider... J'avoue que j'hésite à le recevoir. On a beau être acculé... Je préférerais que Lise consentît à signer. (Nerveux, il arpente son cabinet, puis s'arrête et sourit.) Je vais être tendre, éloquent, ému. Hier, j'ai manqué d'habileté. Je crois que ma femme m'aurait cédé si j'avais su mieux jouer de l'amour. (Il écoute.) Ah! on vient, c'est elle. (S'asseyant.) Allons, l'esprit libre et la parole ardente. Simulons d'abord le repentir pour l'amadouer.

## SCÈNE II

### OCTAVE, LISE.

LISE, habillée, prête à sortir, tenue simple et correcte.

Vous m'avez fait demander?

OCTAVE, se levant avec empressement.

Oui, chère amie. (Il regarde sa femme un moment, puis lui désigne le canapé de la main.) Je vous en prie, faites-moi la grâce de m'accorder quelques-uns de vos instants.

LISE, à part.

Que signifie cette attitude?... (A Octave.) Soit, causons.

Elle s'assied.

OCTAVE, restant debout et prenant un ton doux.

Je sais, Lise, que j'ai mérité la froideur que vous me témoignez; j'ai eu des torts graves envers vous, moins graves toutefois que vous pouvez le supposer d'après les apparences. Je viens vous dire aujourd'hui combien je regrette ces folies et, avant d'entamer un entretien d'où dépend mon bonheur, veuillez me donner l'assurance que vous m'écouterez sans parti pris, car je m'adresse à vous le cœur rempli de repentir et de sincérité.

LISE.

S'il en est réellement ainsi, Octave, je ne demande pas mieux que de vous entendre.

OCTAVE, avec un trouble bien joué.

Merci, Lise. Quelques nuages se sont élevés entre nous, mais j'espère que notre affection réciproque n'est pas éteinte.

(Mouvement de Lise.) tout à fait... et qu'il me reste encore à conquérir les joies de la famille, ces satisfactions intimes du foyer réservées au père et au mari? (Lise lève les yeux avec surprise, s'accoude au canapé et regarde son mari.) Je ne viens pas, du premier jour, chercher à obtenir une paix complète, mais les trêves font les ententes. (Un silence.) La vie que je mène m'est insupportable, chaque jour votre image revient plus aimée s'interposer entre moi et les distractions néfastes qui m'ont perdu.

LISE, à part.

Serait-ce possible, mon Dieu!

OCTAVE.

J'ai honte d'avoir trouvé tant de charmes à cette existence insipide, et l'épouse adorable et tendre m'apparaît, avec le bel enfant qui la console à son foyer désert, comme en un Paradis perdu. Lise! Lise! Écoutez-moi, que ce ne soit pas votre esprit, mais votre cœur qui entende parler mon cœur. Vous chérissez notre petit Marcel; eh bien! je le chéris ainsi que vous et j'ai soif de ses baisers, à présent!...

Il se détourne pour cacher une feinte émotion.

LISE, d'une voix tremblante.

Est-ce vrai ce que vous me dites là? Quoi! votre tendresse pour notre enfant ne serait pas morte et vous rêveriez la tranquillité de votre intérieur? Parlez, le repentir et le pardon viennent à la même heure.

OCTAVE, déclamant un peu, puis se rapprochant tout à fait et tournant autour du canapé.

Merci encore, Lise! (A part.) Je la tiens! (Haut.) Si vous saviez combien la pensée d'avoir blessé votre délicatesse d'épouse me torture aujourd'hui, si vous saviez combien les souvenirs d'autrefois viennent m'assaillir. (Une pause.) Notre amour...

notre union... Il y a neuf ans de cela! Neuf ans déjà!... Ah! je vous adorais, et vous, Lise, vous m'aimiez aussi!...

Pendant cette tirade, Octave s'est assis auprès de sa femme.

LISE, sourdement.

Oui, je vous aimais... (Bas, d'une voix concentrée, avec un long soupir.) malgré mon père!

Elle lève les yeux au ciel et les reporte sur son mari.

OCTAVE, toujours déclamant.

Oh! ces instants divins de nos premières émotions, de notre premier baiser, ces choses charmantes que nous disions, ces rêves que nous faisions en commun! Vous rappelez-vous?... Tenez, vous aviez une robe d'un bleu si pâle... elle vous allait à ravir.

LISE, bouleversée.

Vous vous souvenez de cela!

OCTAVE.

Oui, je me souviens de cela... et de tout le reste, car j'ai été fou, mais mon amour est toujours demeuré.

LISE.

Vraiment? J'aurais pu supposer le contraire!

OCTAVE.

Croyez-vous qu'un homme oublie jamais les ivresses que lui donne la possession d'une vierge qui se livre à lui, à la fois ignorante et passionnée? croyez-vous qu'il puisse aimer deux fois en sa vie... Pardonnez, Lise, en vous rappelant ces heures délicieuses des commencements de notre union. Existait-il autre chose pour moi sur terre, à cette époque, que vos yeux et vos lèvres (Il baisse la voix.) et plus tard, lorsque l'enfant est né et que nous étions penchés sur lui,

tous deux, épiant ses regards indécis.... (Lise laisse échapper un sanglot.) Ah! larme bénie!

Il se lève, embrasse sa femme et va se jeter à ses pieds.

LISE, aidant son mari à se relever et se levant avec lui.

Votre accent est sincère. Je serais si heureuse si vous disiez vrai! (Elle s'appuie contre Octave qui reste auprès d'elle.) Mais ne me faites pas entrevoir une existence nouvelle, calme enfin!... avant de vous être consciencieusement assuré de l'irrévocabilité de vos résolutions. Ce serait ensuite bien pénible pour moi, si vous vous trompiez! Voyons, causons sérieusement de vos projets.

Elle se rassied, après avoir indiqué à Octave le fauteuil de son bureau.

OCTAVE, jouant la franchise, regagnant peu à peu sa place, mais debout.

Ne doutez pas de moi! J'ai mûrement réfléchi. Mon âme est neuve... c'est-à-dire que j'ai repris l'ancienne. Je vous aime, Lise, et plus que jamais! (Malgré lui, il détourne les yeux en parlant.) Je renonce au jeu. Hélas! que ne l'ai-je fait plus tôt, je n'aurais point connu les dettes honteuses...

LISE.

Mais regardez-moi, Octave! Le passé se rachète et je n'y pense déjà plus. Avez-vous des créanciers au cercle?

OCTAVE.

Oui, malheureusement. (Hypocritement.) Lorsque je m'examine à froid, je suis épouvanté de constater à quel point je suis devenu méprisable...

Il s'assied.

LISE.

Laissons cela, et exposez-moi votre situation.

OCTAVE, chaleureusement, épiant le visage de Lise.

Je serai d'autant plus franc que vous me jugeriez mal si je ne vous donnais une preuve de ma volonté absolue de me

consacrer à vous et à mon fils. Mes dettes payées, je suis résolu à entreprendre une affaire industrielle. Votre père lui-même m'approuvera. Le travail régénère !

LISE, se levant et se rapprochant de son mari.

Mon père fera mieux que de vous approuver, il vous aidera. (Elle se penche devant son mari, puis avec bienveillance). A combien se montent vos dettes ?

OCTAVE, d'une voix navrée.

Un chiffre énorme !

LISE.

Combien ? Nous économiserons sur nos revenus, et puis, mon père est si bon !

Toujours près d'Octave.

OCTAVE, tressaille, se rembrunit et, pour cacher son trouble, fait semblant de chercher dans ses papiers.

Je vais vous dire cela exactement. (A part.) Ce n'est pas la solution désirée. Il me faut de l'argent de suite. (Haut.) Chère amie, ces dettes sont trop fortes, je ne voudrais pas vous condamner à amoindrir vos revenus pendant plusieurs années. (Se levant.) J'ai un meilleur moyen. J'entre, avec de beaux appointements, dans une Société qui va se fonder prochainement. Je gagnerai donc largement pour rembourser au plus vite le prêt que je désire obtenir.

Il passe de l'autre côté de la scène.

LISE, confiante, venant à son mari.

Eh bien! rien n'est plus facile ! Dès que cette Société sera connue, mon père lui-même vous fera le prêt nécessaire. Je cours de ce pas chez lui.

Elle fait mine de partir.

OCTAVE.

Un moment (Souriant, il passe devant sa femme et vient sur le devant du théâtre.) Vous oubliez que les dettes de jeu ne se font pas

attendre. Si la Société n'est constituée que dans un mois ou deux, par exemple...

LISE.

Prenez des arrangements !

OCTAVE, de plus en plus aimable.

Lisette ! Il y a une façon plus simple de tout concilier et... vous qui êtes si délicate... vous comprendrez !... Donnez-moi la facilité de m'acquitter de suite. Vous serez mon prêteur et je me sentirai d'autant plus lié à vous par une double reconnaissance.

LISE, inquiète.

Je ne comprends pas. Comment vous prêterai-je une somme quelconque, moi? Vous savez bien que vous levez sur nos rentes une part énorme. Si considérable, que c'est à force d'économie que j'arrive à tenir la maison sur un pied convenable.

OCTAVE, hypocritement.

N'avivez pas mes remords... Vous êtes un ange !

LISE.

Ne revenons point sur le passé. Expliquez-vous plus clairement?

OCTAVE.

Puisque mon affaire est sûre, et ceci je te le garantis.

Il se lève, se rapproche de sa femme et se penche tendrement sur elle.

LISE, troublée de le sentir si proche.

Ah!... (Elle se remet.) Eh bien?

Octave ramène sa femme sur le canapé où ils s'asseyent.

OCTAVE, tout à fait amoureux.

Dis, bébé, puisque je vais gagner beaucoup d'argent, ne serait-il pas préférable, sans en prévenir ton père, de prendre sur tes valeurs la somme qui m'est nécessaire, somme que je te rembourserai au fur et à mesure, et dans le plus bref délai. (D'un ton léger.) Tu ne saurais, en cette circonstance, me refuser ta signature?...

LISE, dégrisée, se levant brusquement, d'un ton déchirant.

Ma signature, c'était ma signature que vous vouliez!... (Avec désespoir.) Oh!

OCTAVE, d'un air navré. Il se lève.

Tu n'as pas confiance?

Il baisse la tête avec accablement.

LISE, à part. Elle s'est écartée à droite.

Si je me trompais! Éprouvons-le... (A Octave.) Mon ami, j'ai confiance, et c'est en raison de cela même que je vous demande un sacrifice. Nous sommes riches, nous le serons plus encore en suivant la ligne de conduite que mon père nous a tracée. Nous le mécontenterions, s'il apprenait que contre toute parole jurée, je vous ai donné ma signature afin de vous permettre d'entamer cette fortune qui doit revenir intacte à notre Marcel.

OCTAVE, il lui échappe un mouvement de rage. Lise le regarde fixement.

Ah! vous refusez et vous appelez cela... une preuve de confiance!

LISE, indignée, à part.

Oh! le misérable! (Elle se remet. Froidement, à Octave.) Et vous m'affirmiez que vos résolutions étaient sincères, irrévocables?

OCTAVE.

Lise, je te jure...

LISE, d'une voix calme.

Vous ne m'avez pas encore dit le chiffre de vos dettes?

OCTAVE.

Je dois, au bas mot, cent mille francs!

LISE, haussant la voix et se rappochant vivement d'Octave.

Ainsi, vous trouviez de semblables accents pour commettre une infamie! Oh! quel regard vous avez à présent! La vérité : c'est la haine au lieu de la tendresse. (S'exaltant.) Le voilà, cet époux repentant, ce bon père qui fait des déclarations d'amour à sa femme pour lui voler la fortune de son enfant! Non! Non! Ma signature, vous ne l'aurez jamais!

OCTAVE, se rapprochant et fixant durement sa femme.

Réfléchissez!

LISE, résolûment.

C'est fait!

OCTAVE.

Une dernière fois!

LISE, avec énergie.

Jamais! vous dis-je.

OCTAVE, éclatant, ivre de colère.

Vous l'aurez voulu! Je connais quelqu'un qui... tout à l'heure... Bonne promenade, ma belle... (Grossier et brutal, avec un geste énergique.) et hors d'ici, j'attends des visites.

LISE, à part, sortant épouvantée, tandis qu'Octave s'absorbe en lui-même.

Quels yeux farouches!... Je saurai ce qu'il médite.

## SCÈNE III

OCTAVE, seul. Furieux.

Ah! saleté! Gueuse! Renferme ton grain, défends ton grenier! Elle se repentira d'avoir si bien profité de l'éducation pratique que lui a donnée mon cher beau-père. Soyez ménagère de votre avoir, vertueuse fourmi; refusez votre signature, dame Harpagon, pauvre cervelle... le fils hérite de sa mère, et le père du fils!....C'est logique. Allons! (Il regarde sa montre.) Cela soulage de prendre une décision. Un peu plus tôt, un peu plus tard, je devais en arriver là. (Il va à son coffre-fort, l'ouvre, en sort des billets de banque et revient s'asseoir à son bureau. Il regarde à sa montre.) Le temps marche. Je vais préparer l'argent. Il ne me reste plus que cinq mille francs en caisse et quelques louis dans mon porte-monnaie, dernier souvenir d'une dernière veine. (Il serre les billets dans la poche interne de son paletot.) Il est urgent d'agir et de me déblayer la route. Je n'aime pas ce qui me gêne, moi!... Dans un quart d'heure, La Massue va venir, sous prétexte de réparer ce coffre-fort... Étrange chose, cet homme qui a voulu me dévaliser est celui-là même qui va m'assurer la fortune enviée!... Il aura pris le déguisement de circonstance. Quand nous nous serons entendus sur le prix de sa besogne, je le laisserai seul avec ma femme. Puis, son affaire faite, il partira par cette porte qui donne sur la sortie de la rue de Téhéran. Moi, je filerai au cercle, où ma présence me créera un alibi. Il faut aussi que j'éloigne d'ici Baptiste, mon valet de chambre.

Il sonne, se met à écrire. Baptiste paraît.

## SCÈNE IV

### OCTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Que désire monsieur?

OCTAVE, *tout en écrivant.*

Un ouvrier serrurier viendra dans quelques instants. Tu l'introduiras ici de suite.

BAPTISTE.

Bien, monsieur.

OCTAVE.

Tiens, voici une lettre que tu porteras toi-même à M. Debreuil, avenue de Saint-Mandé; puis, tu viendras me remettre sa réponse à mon cercle, avenue de l'Opéra.

BAPTISTE, *prenant la lettre que lui tend Octave.*

Faut-il partir de suite?

OCTAVE.

Non. Après l'arrivée de celui que j'attends.

*Baptiste sort.*

## SCÈNE V

OCTAVE, *seul, allant refermer le coffre-fort, puis, revenant.*

Combien cet homme va-t-il me demander? Il me fera sûrement chanter, s'il apprend plus tard le chiffre de l'hé-

ritage... Je vais l'allécher d'avance par deux ou trois billets de mille francs. Ensuite... nous discuterons. (Il s'absorbe en lui-même.) Bah ! quand il faudrait aller jusqu'à cinquante mille et même... à cause du silence ! (On entend sonner cinq heures. Octave tressaille.) C'est curieux, on sent la violette ici. Ce parfum de Lise me hante. Satanées odeurs qui s'incrustent partout. Positivement, je suis nerveux. Bigre ! j'ai le frisson. (Il se redresse.) Allons donc, pour cette dinde !

On frappe.

## SCÈNE VI

OCTAVE, puis LISE, TUPIN, BAPTISTE.

OCTAVE.

Entrez !

BAPTISTE.

Monsieur, l'ouvrier que vous attendez est là.

OCTAVE.

Bon. Je vais le chercher moi-même et lui expliquer le travail. Toi, cours porter ma lettre.

Baptiste sort et Octave peu après.

LISE, arrivant par le fond et inspectant le bureau, tout en parlant.

J'ai vu, de ma fenêtre, un homme pénétrer dans l'hôtel. Je veux savoir ce qui va se dire ici. Cachée dans cette pièce sans issue... (Elle désigne la tenture de la main.) j'entendrai leur conversation. (Lise détache la portière de son embrasse et pénètre dans la pièce sans issue.) Ah ! les voici !

Elle laisse retomber la tenture.

Octave et Tupin entrent. Octave, silencieux, désigne un siège à ce dernier.

**TUPIN**, barbe épaisse, cheveux en broussailles, énorme carrure, amusé, il regarde autour de lui et s'assied sur le canapé, sac d'outils en sautoir. A part, essayant les ressorts du canapé d'un air ravi.

C'est rien ch'nu dans c'te canfouine! (Il reporte les yeux sur Octave, l'examine et voyant que celui-ci ne prend pas la parole et semble réfléchir, il se penche en avant, essuyant sa bouche du revers de sa main.) Eh ben, bourgeois, me v'là! De quoi qu'y r'tourne?

**OCTAVE**, s'asseyant.

Vous le saurez tout à l'heure. Pour le moment, j'ai quelques questions à vous poser.

**TUPIN.**

Oui, c'est ça, tâtons-nous. Y a du raisiné à répandre pour mettre les carreaux en couleur, pas vrai, quelque pante à travailler, quoi! Faites pas c'te tête-là, patron. Faut pas jouer au mariolle avec mes zigues, ça n'prend pas, nous sommes trop à l'arnache.

**LISE**, émue, entr'ouvrant les rideaux.

Quel horrible langage!

**OCTAVE.**

Assez bavardé, vous n'avez qu'à écouter, je paie!

**TUPIN.**

C'est juste. Jaspinez, mon prince.

**OCTAVE.**

J'ai besoin de vous en ce moment. On vous dit adroit?

**TUPIN.**

J'te crois!

Il s'étale sur le canapé.

**OCTAVE.**

Voici les points sur lesquels je désire être fixé. Moi, je vous donnerai une somme largement rémunératrice de

votre... coopération. Je règle donc absolument mes comptes. Vous? Qui me garantira que, une fois payé, si par maladresse l'affaire s'ébruitait et que vous fussiez inquiété, vous ne prononceriez pas mon nom pour vous disculper ?

Pendant ce qui précède, Lise demeure cachée, elle commence de temps à autre à se montrer.

TUPIN, toisant Octave, puis se mettant à rire et se levant.

Pas confiant, le Pantruchois! Oh! là, là! Mais c'est pas tout ça : quand on risque, on risque. Si vous casquez à suffisance, on sera muet et ce qui vous garantit, mon patelin, c'est ma promesse.

OCTAVE, ironique.

Vous dites ?

LISE, attentive.

Cet homme m'épouvante.

TUPIN.

J'dis c'que j'dis, nom de Dieu! Vous manquez donc à vot' parole? vous, pour croire que les autres peuvent z'y manquer. Vous avez donc les foies blancs ?

OCTAVE, tapant du poing sur son bureau et se levant.

Hein? ah! ça?

TUPIN.

J'aime pas qu'on m'insulte!

OCTAVE, riant soudain.

Votre parole? Fichtre! La Massue, mon garçon, vous êtes amusant. La parole d'un individu dont le métier est de voler et de tuer ses semblables! Supposez-vous m'en imposer avec des mots?

LISE, tremblante.

Quelle horreur!

TUPIN, à part, avec dédain.

Frileux!

LISE, de plus en plus angoissée.

Que va-t-il se passer?

OCTAVE, impatient.

Eh bien?

TUPIN.

Minute, suivez mon fil : Faut que j'me fasse connaître. Vous dégoiserez vot' proposition après. J'trompe pas mon monde, moi. J'bute, j'sonne, j'dégringole, j'grinche les poires, suivant l'cas. J'aime ça; car c'est quéqu'fois un service à rendre aux pantes que d'les r'froidir et, quand ils y sont, à quoi leur sert leur braise?

OCTAVE, impatient.

Passons! passons!

TUPIN, avec autorité.

Mais c'est toujours entre quat'z'yeux que j'travaille, et quand ça peut-être utile à moi ou à d'autres; vous entendez, jamais de gabegie. J'suis pas un endormeur, moi, foutre! Et j'assommerais celui qui dirait le contraire.

Il se lève, superbe et s'avance vers Octave.

OCTAVE, rembruni, à part, se reculant.

Il me coûtera cher, ce beau parleur. (A Tupin, qui se promène agité.) Asseyez-vous. (Tupin se rassied.) Alors, votre discrétion, pardon, votre parole, est à quel prix?

Octave a pris une chaise et est venu s'asseoir en face de La Massue.

TUPIN.

Faut voir. D'abord, selon l'ouvrage, vous concevez, il y a besogne et besogne.

LISE, effrayée, haletante.

Mon Dieu! mon Dieu!

OCTAVE.

C'est certain, et... en raison des risques.

TUPIN, secouant les épaules.

Y a jamais d'risques, avec La Massue. Sachez cela. C'pendant, j'touche pas à l'ordure. (Fièrement.) La Massue a du cœur! Enfin, c'est l'bon bougre qui donne un escaffe et qui n'en r'çoit pas. J'ai j'té mon serpent. Jaspinez.

OCTAVE.

Votre parole sera-t-elle assez payée avec vingt-cinq mille francs... lorsque tout l'ouvrage sera terminé... et deux ou trois mille francs d'acompte?

TUPIN, anéanti.

Tu t'fous pas d'ma fiole?

OCTAVE, se méprenant. A part.

Il veut me faire chanter! (S'approchant de La Massue.) Cinquante mille. Pas un liard de plus, par exemple!

TUPIN, exalté. A part.

Nom de D...! Tonnerre du rabouin! Le quart aurait suffi! (A Octave.) Le quiqui sous l'eustache, je rigolerais dans la sciure, à la pensée que ma Rouquine et son moufflet auraient des pimpions jusqu'à leur crevaison et je f'rais la culbute le bec clos pour moins cher. Tu l'as, ma parole, et chouettement! (Il tend la main à Octave qui se recule. Cherchant ses termes, regardant Octave en pitié.) Biffard! va!

OCTAVE, à part, à l'écart.

Je n'avais pas compris, j'ai été trop vite. (Se rapprochant, à Tupin.) Ah! ça, tu as donc des sentiments de famille? Méfie-toi de l'amour! Elle te tient donc bien, ta Rouquine?

TUPIN, d'une voix éclatante.

Touchez pas à ça! C'est pas vot' affaire! J'vas pas fouiller les jupes de vot' largue, moi! On n'cause pas à un mâle de ma sorte de sa femelle, entendez-vous?

OCTAVE, impressionné, à part.

Quel jeu il doit jouer, ce sauvage.

Lise apparait haletante, éperdue, et fait bouger le rideau.

TUPIN, tendant l'oreille, indique la porte qui précède celle de la pièce où Lise est cachée.

Y a quelqu'un là?

OCTAVE, se rapprochant vivement du fond.

Non. Au surplus, voyez.

TUPIN, court au fond de la scène, ouvre la porte verrouillée, regarde au dehors et repousse le verrou après avoir refermé la porte.

Des idées. Allons-y, il se fait tard.

OCTAVE, inquiet.

Vous ne craignez pas de faiblir au dernier moment?

TUPIN, éclate de rire. A part.

Un vrai mou de veau! (A Octave.) La crainte, la peau! Quant au reste, c'est le fin du métier. On prend ses précautions, pardine! (Gracieux.) Je prévois, moi, je devine, je trouve, je combine... C'est arrangé (Il embrasse le bout de ses doigts.) Du nanan!... Faut pas me mettre en colère, par exemple! Ah! quand je suis en colère... Sacré nom de D...!

(Mouvement d'Octave. Lise se montre et fait un geste d'horreur. Riant.) Mais c'est pas l'cas... Les p'tites affaires des patrons qui aboulent... j'm'en fous! Elles me laissent calme. Si je sais travailler! Du pouce, du poing, du surin... Malheur! Assommer, saigner... oh! saigner surtout! Le rouge, ça me rend fou. Le rouge, ah! (Une longue aspiration.) Je le respire. (Il étend son bras et ferme les yeux.) Je m'y plonge!... Je m'y plonge!

LISE, en proie à l'effroi.

Oh! le monstre! Quel crime vont-ils donc combiner? Je saurai bien l'empêcher.

OCTAVE, terrifié, regardant fixement Tupin. A part.

Quelle brute! (A Tupin.) Alors, c'est pour cela que l'on vous surnomme « La Massue »?

TUPIN, avec un orgueil tranquille.

Oui. C'est parce que je suis le plus fort de tous. (Il étend le bras.) Il n'en est pas un pour ébasir (Il fait le geste d'assommer.) comme moi, avec un seul coup de cette massue-là; ni à Paris, ni en France, ni dans le monde entier. Mais il est lâche de se servir de sa force. J'estime davantage l'adresse et sans m'vanter, j'suis l'meg des travailleurs. J'n'pratique pas un métier de marlou ou d'arsouille. J'cultive un art! Voulez-vous savoir comment que j'm'y prends? J'vas vous raconter la butterie de la rue Molitor?

OCTAVE, un peu ému.

Ah! C'est vous l'ass... l'auteur de... ce qui s'est passé rue Molitor?

TUPIN.

Foutre oui, j'm'en vante.

LISE, hors d'elle, à part.

Que je voudrais pouvoir m'en aller!

OCTAVE.

Mais, je croyais que c'était une femme?

TUPIN.

J'm'étais attifé en gonzesse. (Il rit.) C'est pourtant pas fort, c'truc-là! allons! (Aimable.) J'vas vous dégoiser comment j'sais mettre un mastroquet en perce. C'est épatant, vous s'rez esbloqué!

OCTAVE, vivement.

Non. Laissons cela.

Lise, défaillante, s'appuie au rideau près du mur, pour se soutenir, et écoute avec avidité.

LISE, à part, d'une voix étranglée.

Voici l'heure de la révélation. Ah! faible que je suis! (Elle se raidit.) Eh bien! quand même (Avec rage.) je trouverai la force nécessaire.

Elle essuie la sueur de son visage avec son mouchoir qu'elle tient dans ses mains crispées et demeure en partie en vue du public.

TUPIN.

Allez-y donc!

OCTAVE.

J'ai sur moi quatre billets de mille francs. Tu les auras d'avance, comme il est convenu, puis...

TUPIN, joyeusement

Cinquante mille balles... vous l'avez dit. Pour ce prix-là, combien y a-t-il de biffards à saigner?

OCTAVE.

Deux... et pas solides.

LISE.

Ciel! Quelle pensée!

TUPIN, s'avançant sur le devant de la scène.

J'aime pas çà, fiquer les faibles... enfin... cinquante mille balles!... Jactez.

OCTAVE, avec regret.

J'ai le malheur de posséder une femme avare et riche. Mes entreprises demandant quelques capitaux menacent de sombrer parce qu'elle refuse de me venir en aide.

TUPIN.

Eh ben?

LISE, folle.

Comment fuir?

Elle étouffe sa voix sous sa main tremblante, se recule et n'écarte qu'un léger coin du rideau.

OCTAVE.

La signature de ma femme suffirait pour me sortir de peine, mais elle a peur que je diminue ses rentes et que je ruine son fils.

TUPIN, à part

Elle est avisée, la flôme!

OCTAVE, se rapprochant tout contre Tupin, près de son oreille.

Ma femme est délicate... un souffle. Enfin... et il suffirait de peu de chose... un coup de pouce... un filet de sang... un rien... ce que tu voudras... (Tupin prend une mauvaise figure et regarde Octave.) Tu ne réponds pas!

TUPIN.

Vous avez pas fini, j'attends.

OCTAVE.

C'est juste. Ma femme disparue... mon fils hérite d'elle.

TUPIN, se dresse brusquement furieux.

Sacré nom de mille (Ravalant.) et vous héritez du môme! Le v'là donc, vot' second fiquage!

Lise, qui depuis un moment, inconsciente, se cramponne au rideau en vue du public pousse un cri horrible et cherche à fuir. Octave se retourne, court à elle, qui essaie de balbutier des mots entrecoupés, il la saisit et la ramène en luttant sur le milieu de la scène, puis il la jette évanouie sur le canapé.

OCTAVE, d'une voix haletante.

Elle a entendu, la gueuse! La Massue, il n'y a plus à hésiter, fais ton affaire... et tout de suite.

TUPIN, ironique.

Ici! Comme ça! Ça n's'rait pas du bon travail.

OCTAVE, avec rage.

Arrange-toi! Elle ne peut vivre une heure de plus! (Il s'accroche à Tupin et l'amène près de la table-bureau.) Qui t'inquiétera? (Appuyant sur les mots pour convaincre La Massue.) Personne ne peut te déranger. Le verrou est poussé, voilà la clé de la porte de sortie où conduit l'escalier qui se trouve là. (Il montre la clé posée sur la table, puis la porte du palier.) Tu es habilement grimé.

TUPIN, d'abord d'un ton léger, puis, peu à peu, haussant la voix.

Tout cela est vrai et, ma foi, je vois qu'il est facile d'empocher cinquante mille balles. Que de fafiots pour toi, fourline! Frappe donc, puisque tu es sûr de t'épouffer!

OCTAVE.

Va donc, mais... va donc!

TUPIN, superbe de colère, se retournant devant Octave.

Des baffres! grand lâche! T'as donc pas ouvert tes lotos, sale pante? T'as donc pas compris mon caractère, depuis une heure que nous jaspinons? T'as donc pas d'viné que je n'mange du pain rouge que quand il est propre! Est-ce que j'suis un hibou qui boulotte les p'tits becquants?

Est-ce que j'r'froidis les femmes et les enfants, moi? Tonnerre de D...., pour qui me prends-tu? Pour un salop de ton espèce!... pour une vache! (Octave terrifié, prend les clés et cherche à gagner la porte de droite pour appeler. Lise revenue à elle depuis un instant, s'est redressée sur son coude.) Minute, on reste!

Il bondit, attrape Octave au passage par le cou, et l'attire à lui, puis il le traîne sur la scène en luttant. Les clés tombent par terre des mains d'Octave.

OCTAVE, râlant.

J'étouffe!

TUPIN, luttant.

Eh, là, là! Gargouille!... J'ai la clé pour m'esbigner et personne ne peut venir... C'est toi-même qui me l'as dit. Tu ne vas pas tarder à faire un rebouis.

Il jette Octave derrière le canapé et finit de l'étrangler.

LISE, qui s'est redressée peu à peu, après avoir bouché ses oreilles et caché ses yeux de ses deux bras.

Pitié! Pitié!

TUPIN, qui a pris sur le cadavre les billets, le porte-monnaie, la montre, se redresse à cette exclamation.

De quoi! de quoi! Pitié? Mince alors!

LISE.

C'est horrible... A l'ass'!... A l'assassin!

## SCÈNE VII

### LISE, TUPIN

TUPIN, impassible, comptant.

Cinq biffetons de mille! Un de plus qu'il ne m'avouait la crapule! C'est toujours ça... Je ne pars pas à vide, et ma

muette est tranquille. (Il serre l'argent dans son veston. Lise, qui est demeurée les bras croisés devant son visage essaie de crier à l'assassin, Tupin court à elle, et elle défaille.) Eh ben, gonzesse, vous êtes trop gironde pour faire la méchante.

Il s'approche et veut lui taper dans les mains pour la faire revenir à elle.

LISE, avec horreur.

Laissez-moi, allez-vous-en !

Elle se cache le visage à nouveau.

TUPIN.

Comment on vous sauve, et c'est ainsi que vous remerciez. (Très doux.) On n'est donc pas contente d'être rassurée sur le sort de son mômillon. (Il regarde Lise.) Il doit être rudement chouette, le môme, s'il a des mirettes semblables à celles de sa dabesse. Courage ! Quoi... ça y est. (Clignant de l'œil.) Y vous embêtera plus !... (Il s'éloigne de Lise, il ramasse la clé.) Maintenant, y faut que j'me fasse la paire !

Il va à la table arranger son argent, qu'il serre sur lui et se dirige vers la porte pour l'ouvrir.

LISE, pendant qu'il a le dos tourné se lève, vacillante pour s'échapper. Elle aperçoit le cadavre d'Octave et pousse un cri.

Lui !! Au secours ! Au secours !

Elle s'évanouit.

TUPIN, la recevant dans ses bras, paternel.

Voyons, vous réfléchissez donc pas qu'au lieu de ces deux grands pieds-là (Il désigne le cadavre.) vous auriez pu en voir deux p'tits ? (Cri sourd de Lise.) Eh ben donc, faut pas avoir peur. (Avec un geste de commisération.) Gosse ! va. Pauv' bougresse, c'est faible... c'est fragile. Ce sale macchabée lui donne la frousse. Quoi ! Eh ben, qu'équ'vous voulez que j'fasse?... (Il s'aperçoit que Lise est évanouie.) Faut pas qu'on la trouve dans

c'bureau, on pourrait l'accuser. — Baste ! (Il soulève Lise dans ses bras, ouvre le verrou et la porte dans l'appartement. Il revient et referme soigneusement le verrou.) Ouf ! (D'un geste très nature il remonte son pantalon.) V'là c'que j'suis, moi, La Massue ! Et maint'nant, caletons, trottons-nous, il n'est que temps !

Il sort précipitamment.

Rideau.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1322-1-99. — (Encre Lorilleux).